

Depuis le grand jour de la symphonie avec chœur de Beethoven, la salle du Conservatoire étoit restée muette. Le 10 avril nous apportoit le sixième concert. Je ne sais quel souvenir vague de ces accords enchanteurs est venu assaillir mon imagination au moment où je me suis trouvé assis à la même place où j'étois il y a quinze jours. On eût dit des vibrations lointaines qui venoient expirer dans ce majestueux silence, comme dans un temple on respire encore un parfum d'encens long-temps après l'heure de la cérémonie. Mais cette fois les accents de Beethoven ne devoient pas succéder aux accents de Beethoven. Un jour, un compositeur français, ayant entendu les œuvres symphoniques du grand homme, se frappa le front en s'écriant: *Moi aussi, je suis musicien!* Et il s'inclina devant la statue du musicien-poète, et puis il partit pour sa solitude d'Auvergne, et là il écrivit deux symphonies. Les chefs du Conservatoire comprennent l'orgueil national. Ils tournèrent les yeux vers la retraite de l'artiste, et lui firent signe d'approcher. Il arrive, il mesure de nouveau la hauteur du colosse de Bonn. A cette vue, il pâlit, et ses mains laissent tomber sa partition. Le Conservatoire la ramasse; la modestie de l'auteur est impuissante et ne peut le sauver d'un triomphe. Ce compositeur, c'étoit Georges Onslow (1).

Son tour est venu. Il se glisse inaperçu, et vient se blottir dans un coin obscur de la salle. L'esprit bourrelé de mille pensées diverses qui s'entrechoquent, le cœur gros, le visage couvert d'une sueur froide, il contemple ce public calme, sévère, qui ne le voit pas. Cette symphonie, naguère toute entière présente à son esprit, qu'il savoit par cœur, qu'il a, pour ainsi dire, couvée si long-temps au foyer de l'imagination, qui s'est élaborée, coordonnée dans sa tête, il ne s'en souvient plus. Il n'en saisit que quelques traits épars, sans ordre, sans suite, comme ces images confuses qui nous poursuivent dans un rêve pesant. Il croit entrevoir l'ombre silencieuse, menaçante de Beethoven se dresser dans l'orchestre, et jeter sur lui un regard terrible qui semble lui dire: Qui t'a permis l'entrée de mon sanctuaire? Et il rougit de honte comme un intrus.

Cependant il se fait un grand silence: les regards des exécutants sont fixés sur l'archet du maître. Il tombe. C'est une introduction en *la mineur*. Le *majeur* paraît dans un *allegro* à trois temps. Le compositeur dispose successivement deux sujets sur un premier plan, deux autres sur un second. Les accents des cors et des clarinettes viennent se grouper sur un trait léger des violons; un accord éclatant est attaqué par tout l'orchestre; les hautbois répètent dans le lointain du *pianissimo*; enfin le *fa* naturel, soutenu long-temps au grave par tous les instruments, signale la reprise de l'*allegro* et indique déjà la péroraison. Dans la seconde partie, le musicien déroule les divers points de vue de son tableau; il se joue avec ses quatre sujets, les abandonne les reprend, les sépare, les rassemble; il les mêle à des objets accidentés; quelquefois il n'en présente que des images fugitives, qui disparaissent dans les demi-teintes, jusqu'à ce qu'il les montre encore dans le premier ordre où nous les avons vus, et que, venant reprendre haleine sur le *si bémol*, il étale toutes ses richesses pour les réunir, en finissant, dans une seule perspective.

(1) M. Onslow est d'origine anglaise comme son nom l'indique, mais il est né en France.

La même variété de couleurs ne se retrouve pas dans l'*adagio* en *fa dièze mineur*; mais la facture, les développements, la suite logique des idées, excitent le plus vif intérêt. Un trait de basses d'un caractère sévère et noble, contraste très bien avec l'expression toute religieuse des plaintes des clarinettes sur le *pizzicato* [*pizzicato*] des violons. On dirait des harpes voilées autour d'un cercueil. Ce morceau est un chef-d'œuvre. Pour en rendre l'effet plus saillant, il est nécessaire, je crois, que l'orchestre observe le *pianissimo* au commencement et au retour du premier motif.

Dans le menuet, M. Onslow a trouvé des effets de timballes du genre de ceux que nous avons applaudis dans le *scherzo* de la symphonie avec chœur. Je signale cette ressemblance, parce qu'elle fait honneur au compositeur qui ne connoissoit pas et ne pouvoit connaître l'ouvrage de Beethoven au moment où il écrivoit le sien. La première phrase du *trio* chantée par la clarinette a de la grâce et de l'élégance. Néanmoins ce chant n'est pas heureusement placé sur cet instrument; il auroit mieux valu le confier au hautbois ou au basson.

Rien de plus spirituel, de plus piquant, de plus énergique à la fois que le finale. Les artifices du contre-point, la richesse des modulations, la variété des accents, la coquetterie des intentions, s'y réunissent à tout le luxe de l'instrumentation; à l'élégance des formes et aux développements les plus savants. Deux points d'orgue de suspension placés heureusement dans la seconde partie produisent un effet aussi agréable qu'inattendu. A mon avis, ce morceau devoit être fort applaudi; il a été, au contraire, moins bien reçu que les précédents. Je crois en trouver la cause dans la vivacité du trait final dont le public ne paraît pas avoir compris l'énergie, et auquel il n'étoit pas préparé. Ce n'est qu'après un instant de silence que les applaudissements se sont fait entendre.

L'*adagio* et le finale sont ce que cette symphonie offre de plus remarquable: peut-être pourroit-on exiger plus de largeur dans les traits et // 2 // plus de chants. Il y a des mélodies, sans doute; mais trop souvent elles sont sacrifiées à la science, ou se perdent dans les détails et les combinaisons harmoniques. Sous le rapport du style, de la facture, de la conduite des motifs, en un mot de la composition. M. Onslow marche au premier rang. Parmi les compositeurs français déjà parvenus à la maturité du talent, et depuis la retraite du M. Chérubini, M. Onslow, dans le genre instrumental, est sans contredit le plus habile, et du petit nombre de ceux auxquels il est donné de faire avancer l'art; car nous croyons qu'il ne s'arrêtera pas au point où il est arrivé, et qu'il peut se développer encore, s'il est fidèle à la marche qu'il semble suivre depuis environ un an.

Il seroit bien à souhaiter que le Conservatoire pût, en rendant ses séances hebdomadaires, nous faire entendre alternativement les compositions allemandes et les productions de nos compatriotes: ce seroit le vrai moyen d'allumer parmi nous un véritable foyer musical, au lieu de nous contenter d'aller chercher quelques étincelles chez nos voisins. Une génération nouvelle, à la tête de laquelle marchent M. Ferdinand Hiller et H. Berlioz, s'élève forte de traditions et avide de développements. Plusieurs symphonies sont le fruit de leurs veilles. Peut-être un génie caché dort-il au quatrième étage dans le

portefeuille de ces jeunes artistes. Qu'on leur offre les moyens de se produire au grand jour, et notre nation deviendra moins défiante d'elle-même.

Après l'exécution de sa symphonie, M. Onslow a reçu les témoignages les plus flatteurs et les plus unanimes des artistes et des connoisseurs qui assistoient à la séance. En attendant qu'on nous donne la seconde, supérieure à la première dans l'opinion de l'auteur, nous espérons qu'on nous fera de nouveau entendre celle-ci; et j'ose l'affirmer, s'il existe encore des préventions, elles ne tarderont pas à s'évanouir.

Le morceau sur l'orgue expressif de M. Grenié a fait le plus grand plaisir au public, et le plus grand honneur à son auteur, Mme Louise de ***, qui l'a exécuté elle-même. Le caractère nazillard des sons de cet orgue se prête naturellement au style champêtre, aussi est-ce une sorte de pastorale que Mme. de *** nous a fait entendre. Des chants agréables, une instrumentation pittoresque, un dialogue piquant entre les instruments à vent et l'instrument principal, révèlent plus que des connoisseurs harmoniques. Quel que soit le mérite de cet orgue à raison de la facilité qu'il offre d'enfler ou de diminuer les sons selon le degré de pression, ses effets n'en sont pas moins très bornés: par ce motif, le morceau devoit être court, il l'a été, et son succès n'a été que plus complet.

Gluck, à peu près exilé de l'Académie royale, vient se réfugier au Conservatoire. Après la grande scène d'Orphée exécutée dans un des précédents concerts, on nous a donné le duo d'*Armide, Esprit de haine et de rage*. Que ce trait des violons en sixtes et en tierces est grand et simple à la fois! Bien que le caractère des paroles change dans le cours du dialogue, l'orchestre n'en poursuit pas moins la même accompagnement qui exprime avec la dernière énergie le sentiment qui domine dans ce sublime morceau. Dabadie et sa femme l'ont chanté avec beaucoup d'ame. Il a été redemandé avec acclamation. J'aime cet hommage rendu au vénérable créateur du grand opéra national.

Après un solo de violoncelle de Romberg, rendu avec beaucoup de talent par M. Chevillard, le finale du second acte de *Fidelio* a été exécuté. J'ai déjà parlé avec admiration de cet œuvre. Plusieurs traits rappellent la manière de Gluck. Les chœurs ont manqué de sûreté et de fermeté au commencement. On pouvoit exiger davantage une seconde fois. Mais le chœur final a été très bien dit.

L'ouverture du *Roi Etienne*, de Beethoven, a terminé la séance. On y remarque un motif qu'il a reproduit avec plus d'étendue dans le dernier morceau de la symphonie avec chœur. Quoi qu'en aient pu penser quelques critiques, je ne crois pas que cette ouverture soit indigne de son auteur. Ce n'est pas assurément sans intention que ce grand maître a fait précéder les airs hongrois qu'il y a intercalés d'une introduction de trompettes, et qu'il est revenu encore aux premières mesures de cette introduction avant son tutti plein d'éclat. Avant de prononcer définitivement sur le plan de cette composition, il faudroit connaître le drame pour lequel Beethoven l'a écrite. Malgré cela, que de traits portent sa signature. J'ai assisté à une répétition de cette symphonie. J'avois de la peine à saisir sens du discours musical. M.

L'AVENIR, 18 avril 1831, pp. 1-2.

Onslow, qui y étoit présent aussi, me permettra de rapporter un mot que j'ai recueilli de sa bouche. Un trait posé successivement par les violons et les altos est rejeté ensuite aux basses de la manière la plus heureuse et la plus neuve. Tout-à-coup, l'artiste se tournant vers moi: *La voilà! s'écrie-t-il avec vivacité, la voilà la flamme! la flamme du génie! la voyez-vous scintiller sur sa tête?* laisse aux lecteurs le soin d'apprécier le talent que supposent l'enthousiasme et la modestie de ces paroles.

L'AVENIR, 18 avril 1831, pp. 1-2.

Journal Title: L'AVENIR
Journal Subtitle: None
Day of Week: lundi
Calendar Date: 18 APRIL 1831
Printed Date Correct: Yes
Pagination: 1 à 2
Title of Article: SIXIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE.
Symphonie de M. Onslow. [Feuilleton de l'Avenir]
Subtitle of Article: None
Signature: Jo. D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: None